

10 11
LÉO LARGUIER
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LES
TRÉSORS
DE PALMYRE



LIBRAIRIE PLON

Il a été tiré de cet ouvrage

*33 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à
Voiron, dont 25 numérotés de 1 à 25, et 8 hors
commerce, marqués H. C.*

LES TRÉSORS
DE
PALMYRE

Li. 5
547



DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Saint-Germain-des-Prés, mon village (Le Sixième Arrondissement). Avec 8 photographies de Jean ROUBIER.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

POÉSIES

La Maison du poète. 1 vol. (*Épuisé*).

Les Isolements. 1 vol. (*Épuisé*).

Jacques (MERCURE DE FRANCE, éditeur).

Orchestres (FLAMMARION, éditeur).

Les Ombres (FIRMIN-DIDOT).

THÉÂTRE

L'Heure des Tziganes. 1 acte en vers, représenté au Théâtre de l'Odéon.

La Lumière du soir. 1 acte en vers, représenté au Théâtre de l'Odéon.

Les Bonaparte. 4 actes en vers, représentés au Théâtre de l'Odéon.

Théophile Gautier, étude (MICHAUD, éditeur).

Les Heures déchirées. Notes du Front (CRÈS, éditeur).

François Pain, gendarme. Notes du Front (CRÈS, éditeur.)

L'Abdication de Ris-Orangis, roman (CRÈS, éditeur).

Sabine, roman (L'ILLUSTRATION).

Les Gardiens, roman (L'ILLUSTRATION).

L'Après-midi chez l'antiquaire (BRIFFAUT, éditeur).

La Poupée (BRIFFAUT, éditeur).

Le Dimanche avec Paul Cézanne (BRIFFAUT, éditeur).

En compagnie des vieux peintres (ALBIN MICHEL, éditeur).

Georges Michel, étude (DELPEUCH, éditeur).

Avant le Déluge (Souvenirs.) (GRASSET, éditeur).

Lamartine (HACHETTE, éditeur).

Le Père Corot (FIRMIN-DIDOT, éditeur).

Le 4 Septembre (ÉDITIONS DE FRANCE).

Roses de papier (LES PORTIQUES).

Le citoyen Jaurès (LES PORTIQUES).

Mistral (LES PORTIQUES).

Victor Hugo en 20 images (ALBIN MICHEL).

L'An mille, roman (ALBIN MICHEL).

L'Amateur de femmes (ALBIN MICHEL).

Le Faiseur d'or (LES ÉDITIONS NATIONALES).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1938.

LÉO LARGUIER
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LES TRÉSORS
DE PALMYRE

CURIEUX - COLLECTIONNEURS
AMATEURS D'ART

Avec 7 gravures hors texte



LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

LEO LARBIER

LES TREASORS
DE PALMYRE



Copyright 1938 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays y compris l'U. R. S. S.

I

SOUVENIRS ET REGRETS

DE NICOLAS FOUCQUET

« LE PLUS MAGNIFIQUE

ET LE

PLUS CURIEUX HOMME DE SON TEMPS... »

(1675)

« Il est bien malaisé de régler ses désirs... »

JEAN DE LA FONTAINE.

Élégie aux Nymphes de Vaux.

SOUVENIRS ET REGRETS

DE NICOLAS FOUQUET

(1675)

Le serviteur chargé d'apporter ses repas à Nicolas Fouquet desservait la table.

Une aiguière à la main, il s'arrêta devant la lourde porte de la chambre, et demanda :

— Monseigneur veut-il que j'allume un flambeau?

Fouquet leva la tête, car il lisait, un livre sur ses genoux, devant la fenêtre grillée d'épais barreaux de fer.

— Non, dit-il, j'y vois encore très clair... je t'appellerai plus tard...

Le valet s'en alla et le prisonnier entendit des bruits de verrous qu'on tirait et de pènes jouant dans les serrures.

L'ancien surintendant des finances regarda du côté de la porte, avec une mé-

lancolie infinie, puis il ferma les yeux, dans son fauteuil. Déjà quatorze ans de captivité depuis ce jour du mois de septembre 1661 où, par ordre du roi, on l'avait arrêté à Nantes, et il y avait si longtemps qu'il était là, dans cette forteresse de Pignerol ! Dix ans ? Il y avait des moments où il ne savait plus... Une éternité de solitude et d'ennui ! Ah ! certes, la mort serait une délivrance et elle pouvait venir. Quand il était jeune il ne songeait pas à elle ; vers la quarantaine, au comble de sa puissance, il en avait eu vaguement peur, à présent il l'appelait. Il savait, depuis le jour où on lui avait lu cet arrêt inique, en chambre de justice, qu'il n'avait plus rien à espérer.

Elle viendrait dans sa prison. Comme elle tardait ! Il entra dans sa soixantième année et il commençait à souffrir de certaines incommodités. Ce soir-là il se sentait lourd et il suffoquait. Il ouvrit les yeux.

Le couchant de juillet était cependant d'une grande douceur, tout parcouru de souffles aimables, d'un vent léger qui avait passé sur les montagnes du Piémont, mais le crépuscule et l'air semblaient s'arrêter au bord de la fenêtre grillée.

Il était pareil à Tantale, et le Jupiter de Versailles avait choisi l'antique supplice infligé, dans des temps fabuleux, au roi de Lydie par le Jupiter de l'Olympe !...

Les ondes pures du beau soir libre cou-raient, frissonnaient là, devant ses lèvres altérées et il ne pouvait y boire. Quant au peu d'azur qu'on lui accordait il était timbré du quadrillage noir que formaient les barreaux de fer de sa geôle.

Des hirondelles, au loin, s'inscrivaient dans les mailles de ce sinistre crible et il eût donné tout ce qui lui restait à attendre pour une soirée de ces oiseaux. Ce n'est ni vers Turin, tout proche, ni vers le golfe de Gênes qu'il se fût envolé. Il était homme d'âge et de sens rassis à présent, et la molle nuit n'avait désormais plus beaucoup de charmes pour lui.

Que lui auraient offert, en effet, les plus belles villes de l'Italie? Des plaisirs de matelots et de soldats, de grosses filles brunes aux lèvres chaudes et aux dents glacées, aux bras couleur de terre cuite, sentant l'œillet et l'ail... du vin épais, un flacon mousseux?... Rien de tout cela ne lui convenait plus. Il avait eu la fleur unique, la rose de France, les plus délicates et les plus somptueuses joies.

Par les longs déclinés des beaux jours pareils à celui-ci qui illuminait l'horrible fenêtre de la prison, il y avait une vingtaine d'années, les jardins de ses châteaux de Saint-Mandé ou de Vaux-le-Vicomte, ressemblaient à des oasis enchantées où se mêlaient avec art les plus précieuses essences et les plus odorantes corolles : les orangers et les citronniers, les tubéreuses, les roses, et « il était mieux pourvu en anémones qu'homme de France ».

De quoi d'ailleurs n'était-il pas le mieux pourvu dans le royaume? Jamais, sans doute, mortel n'avait habité si riche maison.

De princiers invités emplissaient le parc. De belles femmes tendaient leurs mains de neige vers les perles des jets d'eau qui retombaient ; il y avait des cascades dans des grottes, des statues antiques de déesses sur les pelouses, et les couples qui sortaient des massifs et des bosquets trouvaient des valets à sa livrée, élevant pour les abriter des derniers rayons, de merveilleux parasols de moire d'argent ou de peau de senteur frangés de dentelles.

D'autres laquais apportaient des rafraîchissements sur des tables de marbre vert

dressées à l'ombre, d'énormes bassins de cristal pleins de flacons et de glace, des plats de vermeil chargés de biscuits d'Espagne, de dragées, d'abricots verts confits, de sorbets et de macarons; les plus grands vins, les plus généreuses liqueurs, en attendant un de ces soupers comme Louis XIV lui-même n'en fit qu'un : lorsqu'il s'invita, hélas ! chez lui, en compagnie du cardinal (1).

L'atmosphère de Versailles était pompeuse et lourde à côté de celle qu'il avait su créer.

A Saint-Mandé ou à Vaux-le-Vicomte on respirait l'air exquis et léger des séjours fortunés, des eldorados et des jardins d'Armide, sous le ciel de l'Ile-de-France.

Beaux soirs évanouis ! Des corbeilles de fleurs, des corbeilles de femmes ! des parterres de tulipes et d'anémones, des parterres de satins et de rubans ! Les plus fabuleuses richesses s'unissaient au goût le plus aimable.

Les Vénus, les Apollon et les Diane de marbre venaient des temples de l'antique Rome, et certaines de ces statues avaient

(1) *Un des chefs d'accusation dirigés contre Foucquet fut la somptuosité de la maison de Saint-Mandé.* (WALCKENAER.) Les travaux du palais et des jardins de Vaux-le-Vicomte coûtèrent 18 millions.

été choisies par Nicolas Poussin lui-même qui voulait bien guider dans les achats qu'il faisait en Italie pour son frère, l'abbé Louis Foucquet.

Le grand peintre avait modelé de sa main les figures des quatorze Termes qui ornaient les jardins du château où, dans un salon plein de trésors, était exposée son œuvre capitale, *la Manne*, que le surintendant avait ravie à Chantelou, en la payant fort cher.

Il n'était pourtant pas très grippé de tableaux. Il adorait surtout le décor, les nobles architectures, les statues qui ornent les chambres et les parcs, les meubles de prix, les bijoux, les lustres de cristal, les tapisseries de haute lice, les balustres, les grilles de fer forgé tout frotté d'or, les massifs de fleurs et son jardinier qui faisait figure de personnage était traité avec les égards qu'on doit à un artiste (1) et à un homme de mérite.

(1) « Il y a dans les jardins de M. le surintendant, écrivait le conseiller De La Fosse, deux cents grands orangers et forces plantes de noms à moi inconnus et barbares. Le jardinier qui est vêtu, logé et meublé comme un honnête homme et que l'on appelle le Fleuriste, est celui de tous les domestiques duquel le sieur Foucquet faisoit le plus d'estat, et auquel il prenoit le plus de confiance, nobnostant qu'il fût Allemand luthérien... »

A l'heure où les pièces d'eau dans lesquelles se doublaient les frondaisons du parc attendaient la première étoile, comme pour une féerie, tout le château s'illuminait.

On eût dit que des centaines de lustres en cristal de roche voulaient répondre aux signaux des astres, et c'était le moment où les trésors de l'enchanteur resplendissaient.

Dans leurs girandoles, les innombrables chandelles de cire formaient des buissons ardents, des pyramides ou des couronnes de gel et d'or ; les miroirs de Venise les multipliaient à l'infini, et tout devenait divin à la faveur de leurs douces lumières, et les merveilles qu'il avait entassées éblouissaient les yeux des convives.

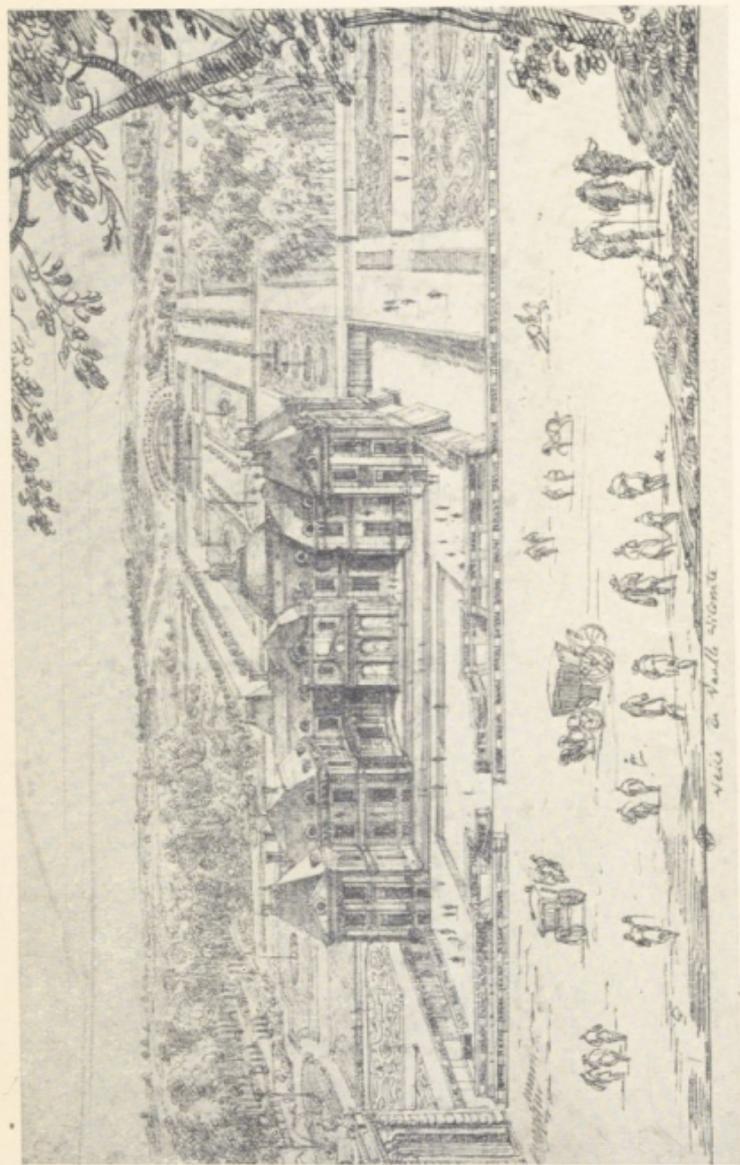
Les émissaires qu'il envoyait en Italie lui avaient découvert les plus beaux antiques, des statues et des bustes, des marbres et des bronzes avec leurs piédestaux et leurs escabelons, des colonnes blanches dont le socle était d'albâtre oriental, des colonnes de marbre noir jaspé de jaune et des tables de porphyre dont les pieds avaient des griffes d'argent.

Les chambres montraient des lits faits, semblait-il, pour les dieux et les déesses, de brocard cramoisi, de velours vert chamarré

de grands passements d'or, des sièges garnis d'étoffes somptueuses, des tapis de la Chine et de la Perse, des vases de cristal avec montures d'or émaillé, des tentures de soie à personnages et à verdure, plus de cinq cents tapisseries magnifiques, et la bibliothèque, car il avait une grande passion pour les livres, renfermait 27 000 volumes, imprimés ou manuscrits rangés dans des salles qui leur convenaient. Dans celle-ci, les alcorans, les talmuds, les rabbins ; dans d'autres, les poètes, les philosophes, les mathématiciens, les voyageurs, les traités de médecine, de droit et d'histoire naturelle, et il avait encore des cabinets d'estampes et de médailles...

Ses chefs de cuisine connaissaient admirablement l'art difficile de cuire. Les tables étaient des apothéoses de vaisselles précieuses, de flacons taillés, de verreries, de dentelles, de fleurs et de fruits uniques.

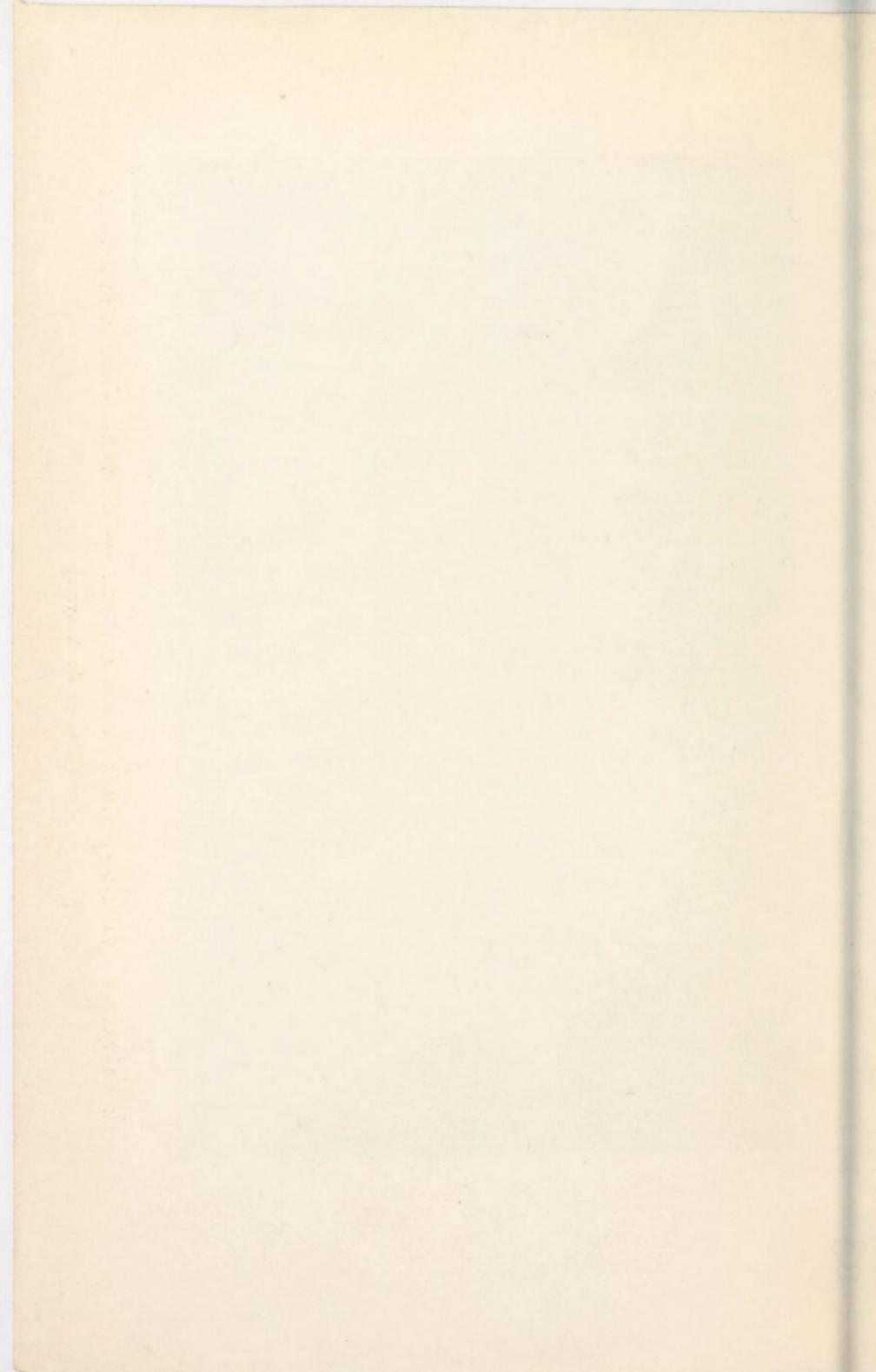
On servait. Il manquait souvent un convive. C'était ce bon M. de La Fontaine qui s'égarait dans le parc, oublieux de l'heure, assis dans l'herbe où devant la cascade d'une grotte illuminée ou l'eau d'argent ruisselait sur des coquilles nacrées. Il y rimait quelques vers du *Songe de Vaux* qu'il ne devait pas



(Pl. GRAUDON.)

LE CHÂTEAU DE VAUX-LE-VICOMTE ET SES JARDINS. — GRAVURE D'ISRAËL SYLVESTRE

(Musée du Louvre.)



achever, un petit poème dédié à M. le Surintendant ou à Mme la Surintendante par lequel il témoignait de sa reconnaissance à chaque quartier de la pension que lui servait le maître de céans. Un grand laquais respectueux et goguenard avait toutes les peines du monde à le découvrir et à le ramener.

Son habit était chiffonné et sa perruque de travers. Il souriait et tenait aux doigts une rose qu'il avait respirée en composant. Il l'offrait gracieusement à sa voisine amusée, buvait d'un trait tous les vins qui étaient déjà servis devant son couvert et contait à la duchesse qui était à ses côtés les plus folles histoires. Les convives écoutaient le candide et malicieux fabuliste. Un soir, il avoua qu'il arrivait tout droit de Château-Thierry, ayant fait le voyage, sur les instances de quelques amis, pour tenter un raccommodement avec sa femme qu'il négligeait depuis des années.

Un domestique ayant ouvert la porte de sa maison, il apprit que Mme de La Fontaine était au salut.

Il ne songea point qu'il pouvait l'attendre dans sa propre demeure, s'excusa et alla chez une de ses connaissances qui le pria à souper.

Il y coucha, dormit tranquillement et reprit le coche pour Paris, à la première heure.

— Et Mme de La Fontaine? lui demanda-t-on.

— Je ne l'ai pas vue, répondit-il ingénument, elle était au salut!...

Le cher bonhomme! Il s'était montré le plus fidèle et le plus courageux de ses amis. Il n'avait pas craint d'adresser au roi une ode en sa faveur. Foucquet, qui la savait par cœur, murmura :

Prince qui fais nos destinées,
Digne monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
Portes la crainte de tes lois,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense
Près d'un courage généreux,
Permet qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens et la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé?
Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire
A ramené les aquilons ;

Et nos climats ont vu l'année
Deux fois de pampres couronnée
Enrichir coteaux et vallons...

Seuls, le poète et cette charmante Sévigné ne l'avaient point abandonné après sa disgrâce.

Il atteignit un volume sur une tablette.
C'était le *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, de La Fontaine, et il relut pour la millième fois l'élégie qui lui était dédiée :

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bors.
On ne blâmera point vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les destins sont contens : Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! Qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits,
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité !...

Dans les palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appâs inconstants ;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles
Qu'on croit avoir pour soi le vent et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs,
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyr.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit :
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisoient-ils pas, sans la perte d'Oronte?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la Cour :
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens ;
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.

Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence ;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Nicolas Foucquet ferma le livre.

Il n'y voyait plus. Était-ce la lumière qui se retirait, ou l'émotion que faisait naître en lui la lecture de cette élégie qui brouillait ses yeux?...

Le grand connaisseur qu'il était trouvait que ni Pierre Corneille, ni Jean Racine qu'il admirait cependant n'eussent point été capables d'écrire cette pièce dans laquelle il pensait, ce soir, qu'étaient les plus beaux vers du siècle. Il en répétait quelques-uns :

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi le vent et les étoiles,
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs...

et celui-ci :

Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
et le dernier :

Et c'est être innocent que d'être malheureux!

Louis XIV les avait lus, assurément, mais il se souciait bien de cela, n'aimant pas mieux les beaux vers que les beaux tableaux.

Sans doute il protégeait les écrivains et les artistes, mais il n'entendait rien à leurs ouvrages et cela faisait partie de sa façon de gouverner, de son système solaire. Il ordonnait à ses architectes de bâtir des palais, comme il ordonnait à ses généraux de gagner une bataille. La louange appelait la pension... un orgueil formidable!... Il le savait... il avait travaillé près de lui... Il détestait son esprit autoritaire et têtu, son égoïsme, son ton tranchant et ses façons d'Olympien, descendant toujours d'un nuage enflammé d'apothéose.

Certes, il était difficile à Foucquet d'aimer ce roi qui, en lisant la sentence de la Chambre de justice condamnant seulement à l'exil le surintendant des finances qu'il venait d'être, avait décidé, tout cramoisi de colère, que cet arrêt était trop doux, que le coupable serait emprisonné jusqu'à sa mort dans une forteresse et aurait ses biens confisqués.

Le bon plaisir de Sa Majesté!...

Bien avant son procès, il avait senti la jalousie et la haine du monarque. Cela datait

du jour de novembre 1657 où il l'avait reçu en compagnie de Mazarin, à Saint-Mandé. Louis XIV avait jugé sa maison trop fastueuse !

Qu'eût-il pensé s'il avait vu le jardin avec ses anémones, ses roses, ses orangers et ses citronniers, dans sa gloire d'été ?

Foucquet, en y songeant, avait encore, à vingt ans de distance, une petite satisfaction d'amateur.

Le roi était lourd dans ce cadre charmant !

Il était fait pour les somptuosités officielles, pour les chambres trop surchargées d'ornements et trop dorées, pour les immenses tableaux décoratifs que personne ne regarde, pour les froides galeries pleines de glaces et meublées de fauteuils sur lesquels, en sa présence, nul n'avait le droit de s'asseoir, tout un luxe de garde-meuble royal, glacé de ne jamais servir.

Son costume lui-même détonnait au milieu de toutes ces choses bien choisies et distribuées avec un goût raffiné.

Quant au cardinal-ministre, il était parfaitement chez lui, à Saint-Mandé.

Celui-là était un collectionneur passionné, un fervent amateur d'art. Il n'y avait qu'à

voir le tremblement voluptueux de sa longue main de prélat lorsqu'il caressait une colonne de marbre noir jaspé de jaune ou le torse mutilé d'une Vénus antique !

D'ailleurs le Cardinal-Moustache, comme l'appelait le peuple spirituel de Paris pendant la Fronde, avait été son seul maître, c'est avec lui qu'il avait pris le goût des affaires et des belles choses, et c'est seulement à sa mort que le roi avait osé le faire arrêter et juger comme dilapidateur par des juges à ses ordres, sur un rapport de Colbert.

C'est à ce dernier qu'allait toute sa haine.

Un commis scrupuleux, un cœur honnête et sec, sans passions, un bourgeois économe qui avait un plan et qu'aucune fantaisie ne pouvait solliciter.

Il avait fourré son long nez triste dans ses comptes, et Foucquet avait tout de suite compris qu'il était perdu, car M. de Colbert pensait que les finances de l'État devaient être régies par les mêmes lois qui gouvernent celles des petits boutiquiers et qu'un ministre devait faire sa caisse tous les soirs comme un drapier qui tient à faire honneur à ses affaires.

Dans ses rêves, le vieux Sully ne voyait

qu'une France agricole, plantureuse comme un grand domaine bien labouré à l'automne, et tout vert à la belle saison.

Ce n'était point les pâturages que Colbert admirait le plus. Avec lui, la France devait être une boutique, solide, nette et pourvue.

N'avait-il pas, au fond de son cœur, la méfiance du marchand pour l'artiste?

Il se vantait de protéger lui aussi les savants et les écrivains, les peintres et les sculpteurs, mais c'était pour la gloire de la France et de son auguste maître.

Il ne désirait aucune des choses rares et précieuses, des tableaux et des statues qui entraient dans les galeries du roi. Quelle façon détachée d'aimer les Beaux-Arts ! Mais, lui, Fouquet, se fût volontiers passé de dîner pour s'offrir un livre, un tableau ou un vase dont il avait envie, et n'était-ce point augmenter et sauver les trésors de la France que de les chercher, de les réunir, de les classer et d'en prendre un soin pieux?

Et puis enfin, était-il un parvenu grossier qui fait dorer le bois de ses meubles et la grille de son jardin, dès que la fortune lui sourit?

Son père, le conseiller d'État François

Foucquet, ne lui avait-il point légué un cabinet de médailles romaines en or et en argent, et une riche bibliothèque?

Il avait exactement agi comme les princes et les papes de la Renaissance dont on louait la passion pour les trésors de l'antiquité et pour les œuvres des artistes de leur temps, comme les altesses de Florence et les pontifes de Rome que l'histoire oublierait s'ils n'avaient aimé les tableaux de Raphaël, de Vinci, de Titien et les statues de Michel-Ange...

Il avait été curieux de tout (1).

(1) Nicolas Foucquet avait fait tous les rêves. On sait que son blason portait un écureuil avec la devise : *Quo non ascendam?* (*Où ne monterai-je pas?*)

Il fut sans doute le premier *businessman*, s'il est permis d'employer ce mot barbare et qu'on ne connaissait pas de son temps; le premier des hommes d'affaires tels que nous les concevons aujourd'hui. Il fait songer à ces grands financiers modernes qui frôlent souvent la faillite et le *krack* et qu'un ministre des finances consulte dans son cabinet, à moins qu'un juge d'instruction ne les inculpe et ne les fasse arrêter après un interrogatoire, mais seul, le grand amateur d'art qu'il fut nous intéresse ici. Il était curieux de tout. Le premier, peut-être, il acheta deux momies dans leurs sarcophages, découvertes en 1632, dans une pyramide. Un de ses émissaires les envoya de Marseille à Saint-Mandé en 1659. Les corps embaumés furent mis dans « un appentis fermé à clef », et les sarcophages installés dans la galerie du surintendant.

La Fontaine en parle dans une épître à Foucquet, il les

DERNIÈRES PUBLICATIONS

BEAUX-ARTS, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE, SCIENCES DIVERSES

Jacques ARNAVON
Le Malade imaginaire.

Jacques D'ARNOUX
Les sept colonnes de l'héroïsme.

Georges BARBARIN
Qu'est-ce que la radiesthésie ?

René BENJAMIN
de l'Académie Goncourt
Chronique d'un temps troublé.

Georges BERNANOS
Les Grands cimetières sous la lune.

Madeleine CHASLES
La Joie par la Bible.

F. DE CHASSELOUP LAUBAT
Art rupestre au Hoggar (Haut Mer-
toutek).

Raymond CHRISTOFLOUR
Louis Le Cardonnel, pèlerin de l'in-
visible.

Jacques CHRISTOPHE
*Une âme à Dieu.

Lucien CORPECHOT
Souvenirs d'un journaliste. 3 volumes.

Général DEBENEY
La Guerre et les hommes.

Albert DUBEUX
Julia Bartet.

Alfred FABRE-LUCE
Journal intime (1937).

Yves GANDON
Le Démon du style.
(Grand Prix de la Critique 1938)

Julien GREEN
Journal. Tome I. 1923-1934.

Sacha GUITRY
Le Mot de Cambronne.

Robert D'HARCOURT
Catholiques d'Allemagne.

Wladimir JANKÉLÉVITCH
Gabriel Fauré et ses mélodies.

Léo LARGUIER,
de l'Académie Goncourt.
Saint-Germain-des-Prés, mon village.

Georges LE FÈVRE
La Foudre humaine.

Paul LESOURD
L'Holocauste de Jeanne Bigard.

Henri MASSIS
L'Honneur de servir.

Docteur Gabriel MAURANGE
Le Livre de raison d'un médecin pari-
sien (1865-1933).

André MISSENARD
L'Homme et le climat.

Jean DE PIERREFEU
Les Beaux livres de notre temps.
(Prix Vitet 1938)

Ariste POTTON
et **Jacques COMPARAT**
La Révolution qu'il faut faire.

Révérant Père Victor POUCEL
Mystique de la terre. Plaidoyer pour
le corps.

Henriette PSICHARI
Renan, d'après lui-même

Fernand VANDÉREM
Gens de qualité.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

